

Jack Hylton et ses boys

Les derniers concerts donnés par Jack Hylton aux "Champs-Élysées" ont été triomphaux. Voici comment ils furent appréciés par le critique musical d'Excelsior.

Jack Hylton et ses joyeux boys sont revenus. Après une tournée triomphale dans nos grandes villes de province, cette compagnie de virtuoses vient de retrouver, au Théâtre des Champs-Élysées, le public fervent et éclairé que lui ont recruté les disques, incomparables fourriers du succès. Leurs deux concerts furent deux soirées d'apothéose.

Je suis de ceux qui se félicitent de cet enthousiasme. On doit se réjouir de la réussite d'une telle formule de spectacle sur tout notre territoire. Car aucune propagande musicale n'est plus efficace que celle-ci. Les plus respectables tournées de marchands de sonates servent moins utilement notre art que les clowneries supérieures de ces acrobates instrumentaux.

Aucun paradoxe dans cette affirmation. Je ne prétends pas édifier l'esthétique du jazz sur les ruines de la musique dite sérieuse. Mais j'estime que nos mélomanes ont besoin de voir comment il faut aimer la musique. Il faut l'aimer comme le font ces virtuoses, avec allégresse, avec une joie simple d'enfants, avec une tendresse familière. Il faut savoir jouer avec la musique, savoir jongler avec elle, la palper, la manier, la caresser voluptueusement, la respirer comme une fleur. Beaucoup trop d'amateurs ne goûtent au concert qu'un plaisir cérémonieux et une délectation morose. Ils se tiennent à distance trop respectueuse du foyer musical, ils ne s'y réchauffent pas les sens et le cœur. Que dis-je ? Toute une école de compositeurs a cru devoir tabler sur la force d'attraction irrésistible de l'ennui, de l'ennui qui « fait riche », qui a quelque chose de noble, de hautain et de distingué, et qui rassure l'ignorant sur la « tenue » de ses plaisirs.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut aimer Mozart, Chopin ou Debussy. Il faut que leurs œuvres soient pour l'oreille des friandises, il faut les savourer et les déguster comme des fruits miraculeux ou des vins de haute classe. Il ne faut pas dépouiller l'œuvre musicale la plus sublime de son élément secret de sensualité. Et c'est la leçon profonde que nous donnent en gambadant les boys de Jack Hylton.

Voilà de grands artistes, des « as » de leur instrument, qui pourraient plus légitimement que beaucoup de nos solistes « collet-monté » faire preuve d'une dignité pleine de morgue. Quand on joue du trombone comme Lew Dawis, de la trompette comme Jack Raine, ou du xylophone comme Harry Robins, on a le droit de plastronner à l'avant-scène et de prendre des airs compassés. Mais ces joyeux garçons n'y songent guère. Ils s'ébattent et s'ébrouent dans l'orchestre comme des poissons dans l'eau. Car ils sont vraiment — et combien de musiciens peuvent en dire autant ? — ils sont vraiment dans leur « élément ». Les facéties auxquelles ils se livrent sont d'ordre strictement musical. C'est une sonorité, c'est un rythme, c'est un accord qui les fait naître. Les beaux saluts cérémonieux qu'échangent soudain les solistes avec leur chef ne sont que le prolongement ironique et plaisant d'une inflexion de la mélodie, les cocasseries de timbres constituent souvent une critique très fine de la personnalité d'un instrument, les pitre-ries des saxophonistes soulignent très spirituellement l'esprit d'un dessin rythmique et le romantisme pâmé des barcarolles vénitiennes est caricaturé d'un seul trait infailible par les trombonistes qui, renversant leur instrument sur le sol, accompagnent les Contes d'Hoffmann en se servant de la coulisse rentrante comme d'une perche tour à tour plongée dans la lagune et retirée de l'eau par un gondolier photogénique. Voilà vraiment de la parodie musicale de premier ordre.